

Professor Pajot was born in Paris in 1816, studied medicine in the Paris Faculty, and graduated in 1842. He wrote, with Paul Dubois, a treatise on midwifery, the first part of which appeared in 1860, and which was never finished. Besides this he was the author of many papers on various parts of obstetric medicine and surgery. He was the founder and director of the 'Annales de Gyné-

cologie,' and the founder and first president of the Société d'Obstétrique et de Gynécologie de Paris.

In 1842 he became "Professeur libre d'Obstétrique ;" in 1853 he became "agrégé ;" in 1862, after having been lecturer to midwives at the Clinique for ten years, and having acted as assistant to both Professor Moreau and Professor Paul Dubois, he was appointed regular Professor of Obstetrics and occupied this post for twenty years. In 1883 he became Professor de Clinique Obstétricale et de Gynécologie, from which chair he voluntarily retired in 1886. He was thus a teacher of his subject for nearly half a century.

As a practical obstetrician he was almost unrivalled in France. As a teacher he was prominent for interesting his class. His pupil, Professor Pinard, describes his method of lecturing, and very impressive it must have been. His language was fluent, his articulation clear, his voice sonorous and powerful, his gestures illustrative. He had the intuition whether his description had been understood or not. If understood, he continued ; if not, a sign, such as the raising of a head, the arrest of the movement of a pencil in a note-book, were sufficient for Pajot. He brought his discourse round again to the point where the scent had failed, and by a word, or often by a gesture, the difficulty was made easy. His object was, as he said, to drive three or four nails into the heads of his hearers. These nails were driven by a simple formula or an appropriate and happy illustration, and, when driven, they stuck. Knowing that sustained attention is very fatiguing, he interspersed stories into his lectures, which helped his hearers to remember his points, while it relieved the tension of their minds. He had a habit of ending his lectures with a question which he promised to answer in his next, which he called "baiting his hook." He was an enthusiastic fisherman, and caught more than fish, for, being in the habit of spending the nights in a boat under the Pont Marie, a favourite place for suicides, he often had his fishing spoil by candidates

for a watery grave. He is said to have rescued no less than sixteen of these, and to have gained the name of the "Newfoundland dog of the Faculty."

He was deeply versed in the classical writings of his profession, and was particularly impregnated with the clinical researches of Baudelocque, Madame La Chapelle, and his master, Paul Dubois. His demonstrations in the lecture-theatre were so graphic that his pupils found themselves well equipped for actual practice.

Personally, Professor Pajot was tall, handsome, and impressive. He dressed in black, with a white tie, was clean shaved, with hair somewhat long and thrown back, and carried his head well upon his broad shoulders.

He was aphoristic and epigrammatical; his epigrams, like burs, always stuck, and being quoted widely, sometimes made him enemies. This is believed to be the reason why he was never made a member of the Académie de Médecine. One of his stories in lecture, which I have not seen in print, had for its purpose to caution students against pulling on the arm in shoulder presentations. A doctor, he said, committed this error, the child was nevertheless born alive, but grew up with loss of power in the arm. The child eventually brought an action against the doctor for malpraxis, and obtained 4000 francs damages. "Never," said Pajot, "shake hands with a fœtus. 'Cette main, si petite, si faible, vous écrie d'une voix de tonnerre: Je vous demande quatre mille francs d'amende!'"

Pajot was a convert to antiseptics, and introduced them into his clinique.

He was one of our Honorary Fellows.

He died on July 25th, 1896, at Souppes (Seine et Marne). It is strange that the date and place of his death had to be learnt by special inquiry, and that no adequate obituary notice of so distinguished a man has appeared in any French publication.

Le professeur Pajot.

Trois lignes dans les quotidiens nous ont appris sa mort: « Le D^r Pajot, professeur honoraire d'obstétrique à la Faculté de Paris,

retiré depuis plusieurs années à Souppes, près de Nemours, est mort hier, après une longue maladie, à l'âge de 80 ans. »

Il y avait près de dix ans qu'il avait pris sa retraite (en 1887) après la carrière la mieux remplie. Il avait été reçu docteur en 1842 avec un travail sur *les acéphalocystes du foie*. Ce n'est que onze ans plus tard, en 1853, qu'il soutenait sa thèse d'agrégation sur *les lésions traumatiques du fœtus dans l'accouchement*: il fut reçu le premier de la promotion.

En 1860, il était fait chevalier de la Légion d'honneur.

Il professait déjà depuis trois ans, quand, en 1863, il fut nommé professeur d'accouchements, maladies des femmes et des enfants à la Faculté de Paris. Il succédait, dans cette chaire, au vieux « père Moreau », dont il fit bien vite oublier l'enseignement aride et monotone.

En 1883, il remplaçait Depaul comme professeur de clinique obstétricale et de gynécologie.

Les travaux scientifiques de Pajot forment un ensemble imposant. Outre les nombreux articles qu'il a écrits, pendant 5 ans, à la *Gazette des hôpitaux*, de 1842 à 1847, il est l'auteur, dans le grand *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, des articles : *Accouchements, phénomènes mécaniques, chloroforme, céphalotripsie*. Le livre : *Travaux d'obstétrique et de gynécologie*, résume, en partie, les publications du professeur. On connaît encore de Pajot bon nombre d'opuscules et publications : *La Loi générale du mécanisme de tous les accouchements*, adoptée par les accoucheurs contemporains. — *Accommodation* ; *La céphalotripsie répétée sans tractions*, procédé pour accoucher les femmes dans les rétrécissements extrêmes. (Huit succès sur dix bassins à opération césarienne) ; *Les Lois de l'application du chloroforme à l'obstétrique* ; *Les difficultés du diagnostic de la grossesse* ; *La Démonstration de l'erreur des médecins jusqu'à nos jours*, sur le rôle de l'homme dans la stérilité ; *La découverte des Fausses routes vaginales*, absolument ignorées et confirmées depuis par nombre de confrères ; *La pratique de l'embryotomie avec un simple fil de fouet*, (procédé qui a suscité beaucoup d'incrédulité et est admis partout aujourd'hui) ; *Des rétrécissements du bassin* ; *Des obstacles à la fécondation dans l'espèce humaine* ; *Une variété rare de spermatozoïdes chez l'homme*. On lui doit, en outre l'invention d'un grand nombre d'instruments, dont la plupart sont entrés aujourd'hui dans la pratique : forceps brisés, céphalotribe, nouveau trocart, sondes utérines et vésicales aseptiques, curette à indicateur, porte-cordon, porte-caustiques utérins, pinces, cranioclaste, etc. ; de nombreuses observations publiées dans les *Annales d'obstétrique et gynécologie*, dont il est le principal fondateur. Il était également Fondateur et premier Président de la *Société d'obstétrique et de gynécologie de Paris*. Enfin il a su, l'un des premiers, faire une application rigoureuse de la méthode antiseptique, à l'*Hôpital d'accouchements de la Faculté*, où cette méthode était avant lui, inconnue.

Une biographie de Pajot ne serait pas complète si on ne parlait pas de son talent de peintre, de sa chance comme pêcheur à la ligne, de sa prédilection pour sa chienne ; et on ne manquerait pas de nous accuser d'ignorance si nous ne rappelions quelques-uns

des innombrables trails (1) qu'a semés, sans compter, ce millionnaire d'esprit.

Pajot avait de ces saillies qui provoquaient le rire et qui gravaient pour toujours le précepte dans l'esprit.

A propos des présentations transversales, avec issue du bras, qu'il faut bien se garder de couper : « On se gravera dans l'esprit, disait-il, ces paroles qui, sous une forme plaisante, tracent aux praticiens le précepte le plus judicieux et le plus salutaire : *Tu me tends la main pour me demander une rente viagère, mais tu ne l'auras pas !* » Il ajoutait : « Dans les présentations de l'épaule, on n'a pas le droit de couper le bras, que quand il faut couper le cou ».

Et cette autre recommandation : « Quand un enfant vient de naître, disait-il, mettez-le bien en vue, sur une table, et jamais sur une chaise ! Dans ces moments-là, tout le monde perd la tête. On court, on va, on vient, on se heurte, on se bouscule ; la sage-femme est tout à la mère ; le père sanglote, en criant : *Ma pauvre amie, ma pauvre amie !* La belle-mère se trouve mal, elle se laisse tomber sur une chaise..... vous pouvez être certain que c'est celle sur laquelle on a déposé l'enfant. »

Au sujet du toucher, il ne manquait pas de rappeler, d'après Celse, que les Romains le pratiquaient en introduisant les deux mains à la fois, et de s'exclamer ironiquement : « *Vollà qui donne une haute idée de la grandeur des Romains.... et surtout des Romaines !* »

En parlant des diverses présentations, il faisait remarquer que celle des genoux est la plus rare, 2 sur 15.652 accouchements, selon la statistique de Mme La Chapelle : « Vous voyez, concluait-il, combien l'homme a de peine à se mettre à genoux ! »

Une autre fois, il émettait cette pensée philosophique : « Enlevez l'ambition, que reste-t-il ! Quel est le plus souvent le mobile de nos actes ? La reproduction de l'espèce. On commence par Platon pour finir par Baudelocque. »

Mais c'est surtout contre ses collègues qu'il exerça sa verve épigrammatique, et plus particulièrement contre les doyens de la Faculté.

Quand Wurtz fut nommé doyen de la Faculté, il accoucha de ce quatrain :

L'École voulait un doyen,
Hélas ! On lui donne un chimiste ;
Ne trouvera-t-on pas moyen
De le changer pour un fumiste ?

Lorsque Rayer, médecin courtilan, publia son *Traité des maladies des reins*, Pajot écrivit :

L'intrigue et la platitude
Font courber l'homme coup sur coup ;
Or, si des maux de reins il a fait une étude,
C'est qu'il en avait eu beaucoup.

Quand Rayer donna sa démission de doyen, en 1864, Tardieu le remplaça et sa nomination fut accueillie avec enthousiasme par les élèves et les professeurs ; Pajot célébra cet événement par ce quatrain bien connu :

(1) Nous les avons empruntés pour la plus grande part à l'excellent ouvrage de notre confrère Witkowski, intitulé : *Accoucheurs et Sages-femmes célèbres.*

Duruy trouve le seul remède
 Qui peut sauver ce docté lieu ;
 C'est d'appeler le ciel en aide
 En invoquant un peu Tard-Dieu.

A propos de la présentation à l'Institut de Civiale, le lithotriteur distingué, et de Guérin, l'habile orthopédiste, Pajot écrivit :

Sans vouloir préjuger le sort de la bataille,
 Civiale et Guérin ont la chance, en effet,
 De bien prendre tous deux l'Institut par la taille,
 Puisque l'un sait la faire et l'autre la refait.

Après la nomination de Civiale :

Lui, Civiale, a mis le pied à l'étrier.
 Sans moisir dans les antichambres.
 Il ne pouvait faillir à passer le premier
 Par le canal de tous ses membres.

Enfin l'épithaphe inévitable :

De Civiale au cimetière,
 Où la mort vient de l'envoyer,
 La tombe n'aura pas de pierre
 Il sortirait pour la broyer.

Parmi ses traits à l'emporte-pièce, nous n'avons que l'embarras du choix.

Quand Pajot postulait à l'Académie, où il ne s'est pas représenté depuis son échec, il faisait les visites traditionnelles ; arrivé chez l'un d'eux, celui-ci lui dit d'un air impertinent :

— « Qui êtes-vous ? Qu'avez-vous fait ! Je n'ai jamais entendu parler de vous. Pajot ? Connais pas. »

— « Mon Dieu, Monsieur, excusez-moi, reprit Pajot en se retirant, on m'avait dit que vous étiez de l'Académie. »

Un autre immortel, un pharmacien, l'accueillit en ces termes :

— Certes, bien cher Monsieur, vous avez tous les titres ; mais, comment voulez-vous que je vous donne ma voix ? voici trois ans que je dine tous les huit jours chez votre concurrent. »

— Je répasserai quand vous aurez digéré, répondit Pajot en s'inclinant.

Dans son éloge académique sur Pariset, Bousquet disait que ce maître, inimitable en l'art de bien dire, aurait eu bien plus d'autorité s'il avait eu moins d'esprit. Pajot, qui assistait à la séance, bondit à cette énormité et improvisa ce quatrain, qu'on se passa de mains en mains :

Esprit, autorité, s'excluent en médecine !
 Ombre de Pariset, est-ce la vérité ?
 Du séjour des esprits tu réponds, j'imagine,
 Que celui qui l'a dit est une autorité.

Une autre fois, l'académicien C... était traité de « revenant » par un critique. Pajot prit sa bonne plume de Tolède et releva aussitôt le mot :

La critique lui fit injure :
 C... dans le rôle qu'il prit
 D'un revenant n'eut pas l'allure,
 Un revenant... c'est un esprit !

LE PROFESSEUR CH. PAJOT.

Dans quelques semaines va commencer, à la Faculté de médecine de Paris, le semestre d'été.

Il n'est pas indifférent pour nos lecteurs de connaître le titulaire de cette chaire des accouchements et des maladies des femmes, occupée depuis deux ans par M. le docteur Guénio, professeur agrégé.

Tous les médecins de notre génération appartenant à notre école savent quel est l'homme qui, pendant plus d'un quart de siècle, a porté si haut l'enseignement de l'obstétrique et rendu si clairs et si saisissables les préceptes de son précurseur et de son maître P. Dubois. Mais tous nos lecteurs n'appartiennent pas à l'École de Paris. Beaucoup de sages femmes sortent des maternités de province, et nos abonnés étrangers — ils sont en grand nombre — seront heureux de connaître celui dont le nom a obtenu, par son enseignement libre comme par son enseignement à la Faculté, une notoriété universelle.

Charles Pajot, fils d'un médecin militaire, est né en 1816; il a donc aujourd'hui 58 ans. Eh bien, malgré cet âge déjà mûr et sa chevelure argentée, M. Pajot a conservé tous les

dehors de la jeunesse. Ce qui fait surtout son mérite comme professeur, c'est cette intelligence toujours si nette et cette bouche d'or qui est comme la source d'où s'échappe le fluide vivifiant de la pensée du maître.

Il ne faut pas croire, cependant, que ce soit là un don inné de la nature. Non, c'est à force de travail que M. Pajot est arrivé à cette perfection dans l'enseignement qui le fait rechercher par tous les élèves, même par ceux qui ne partagent pas toutes ses opinions.

Etudiant à 18 ans, Pajot réunit autour de lui, dès avant la fin de ses études, quelques disciples fidèles. Docteur de la Faculté de Paris en 1842, sa thèse inaugurale sur des questions de médecine et de chirurgie (1) indique de suite la valeur de l'élève qui ne tardera pas à devenir maître à son tour. Professeur particulier, il fut une des gloires de l'École pratique, alors que cette école comptait tant de glorieux adeptes. Les noms des Bouchut, Lisfranc, Robert, Longet, Gendrin, Is, Geoffroy Saint-Hilaire, Martin Magron, Chassaignac, Bèclard, Fano, Dupré, Dumay, etc., se rattachent, avec celui de Pajot, aux brillantes phases de cette École pratique, devenue aujourd'hui une succursale de la Faculté.

Professeur-agrégé en 1853, sa thèse de concours sur les *lésions traumatiques du fœtus* est la monographie tout à la fois la plus complète et la plus exacte sur ce su et. Son arrivée à l'École confirme aux yeux des hésitants la valeur du maître, et son amphithéâtre particulier devient trop petit pour contenir la foule des étudiants, qui arrivent de toutes les parties de la France et de l'étranger. Nommé chef de clinique du professeur P. Dubois, le

(1) A cette époque, la Faculté posait les questions des thèses.

concours lui donna le rang d'agrégé quatre mois avant son entrée en fonctions ; Pajot ne s'en met pas moins à la disposition de P. Dubois, qui lui répondit : « Vous ne pouvez plus être mon assistant, vous êtes devenu mon suppléant. » Le nouvel agrégé suppléa en effet P. Dubois et acquiert, sous la direction du vieux maître, l'expérience personnelle qui vient confirmer les données de la théorie. Aussi bientôt son auditoire atteint-il des limites qu'on n'avait jamais vues pour un cours privé.

C'est à cette époque qu'il nous a été donné de le suivre, et pendant trois semestres consécutifs nous avons puisé près de ce maître en l'art de bien dire tous les germes de notre modeste savoir actuel. Le grand amphithéâtre n° 3 de l'École pratique était comble pendant les années 1855, 1856 et 1857, et l'on se pressait encore dans le couloir, bien que la carte fût exigée à l'entrée de la salle. En 1858 et 1860, M. Pajot, agrégé, depuis longtemps déjà en exercice, remplace à la Clinique d'accouchements P. Dubois. Nous avons alors l'honneur d'être élève externe de cet établissement, et nous avons retrouvé là avec bonheur le maître qui avait bien voulu nous réserver une place près de lui dans cet amphithéâtre dont les gradins ne pouvaient contenir tout le monde. C'est de cette époque que date ma vocation obstétricale. J'abandonnai, pour suivre désormais M. Pajot, les cliniques de maladies des yeux que j'avais aussi fréquentées longtemps avec l'espoir de me consacrer à la spécialité de l'ophtalmologie. Après une interruption de neuf années dans mes études médicales, j'avais résolu, en effet, de me vouer à une seule branche de l'art de guérir. Ce fut l'obstétrique, malgré les fatigues de la pratique, que j'adoptai définitivement, grâce aux leçons si belles et si entraînantes du maître qui voulut bien aussi m'honorer de son amitié. C'est donc à lui que je dois ce que je suis, et c'est avec plaisir

que je m'associe à la manifestation dont il vient d'être l'objet et que je répète avec effusion : « Merci, mon maître, merci. »

Sur ces entrefaites, P. Dubois, fatigué des luttes qu'il eut à soutenir pendant son décanat, prend sa retraite comme doyen et comme professeur (1862). M. Depaul, de quelques années plus ancien que Pajot comme agrégé, dut à l'influence de Rayer, successeur de P. Dubois dans le décanat, la succession de celui-ci et la chaire de clinique, bien que M. Pajot eût remplacé P. Dubois pendant près de trois années en plusieurs fois et que le vieux maître, dont j'avais été aussi l'élève vers son déclin, eût commencé, en collaboration avec celui dont il avait si bien apprécié les qualités brillantes, ce grand traité d'accouchements dont il ne parut que deux fascicules, la santé de P. Dubois n'ayant pas permis de le continuer.

En 1862, arrive la mort de Moreau. La chaire d'accouchements de la Faculté est libre. Nul autre que M. Pajot ne pouvait l'occuper, et cependant il se produisit des oppositions... Déjà, à l'Académie, les ennemis du maître, — quel homme de talent n'en a pas ? — avaient réussi à faire nommer à sa place un savant, honorable du reste, mais qui arrivait là avant son tour ; néanmoins, l'assemblée des professeurs de la Faculté nomma Pajot titulaire de la chaire d'accouchements par vingt-quatre voix sur vingt-six au premier tour de scrutin ; puis, l'opinion publique, les manifestations des élèves, aidèrent la main du ministre de l'empereur à signer la nomination de M. Pajot, malgré ses opinions libérales bien connues. Quelle ovation ! quel contentement dans la jeunesse de notre école ! Mais aussi, quelle récompense pour les étudiants ! C'est de cette époque que date vraiment la plus grande gloire du maître...

Jusqu'à là, M. Pajot n'avait guère publié que sa thèse inaugurale et sa thèse de concours déjà citées, ainsi que sa collaboration au *Traité complet d'accouchements* de P. Dubois; mais, maintenant, absorbé par son enseignement public, il va consacrer tout son temps et sa santé aux élèves de la Faculté de Paris. C'est dans ses cours, c'est dans ses leçons orales qu'il faut rechercher sa méthode. Les lois qui font de l'obstétrique une science presque mathématique lui sont redevables de leur clarté, de leur précision, surtout en ce qui touche au mécanisme des accouchements en général, et particulièrement dans les opérations obstétricales dont il a été le premier et le plus éminent vulgarisateur. Aussi fallait-il voir le grand amphithéâtre de la Faculté comble jusqu'en haut, l'hémicycle, les escaliers et les couloirs remplis, et les retardataires obligés de rester dans la cour de l'Ecole. Cela dura ainsi depuis 1863 jusqu'en 1872, avec l'interruption forcée de la guerre, ce qui n'empêcha pas M. Pajot de publier, dans l'intervalle, son procédé de *céphalotripsie répétée sans traction*, celui de la *section du tronc et du cou*, le moyen de *fixer la tête perforée au détroit supérieur*, une brochure politique (réponse à M. Guérault), de nombreux articles dans les différents recueils périodiques, etc., etc.

Mais ce n'est pas en vain qu'un homme se prodigue ainsi. Tous nos maîtres qui ont enseigné longtemps dans le grand amphithéâtre savent ce qu'il en coûte de fatigue et, — phénomène physique du reste, — plus il y a d'élèves, moins les effets acoustiques sont sensibles. Bien rares sont ceux qui sont doués d'une parole plus ferme et plus nette que celle de M. Pajot. Cependant, sa leçon finie, on le priait parfois de parler plus fort, et bien qu'à part les salves d'applaudissements d'entrée et de sortie on n'entendit pas une

Amphithéâtre

mouche voler, cependant l'amphithéâtre devenait sourd par l'affluence des auditeurs et la voix se perdait dans les gradins élevés.

La santé du maître fut vite usée par ce pénible enseignement. Nous qui avons eu le bonheur de le voir dans l'intimité, nous savons quels troubles respiratoires inquiétants il a éprouvés plusieurs fois, et nous avons, tout en regrettant sa retraite prématurée, applaudi aux soins qu'il avait cru devoir donner à sa santé.

L'honorable M. Guéniot, jeune et vigoureux champion de l'obstétrique officielle, qui avait eu l'honneur de remplacer M. Pajot au grand amphithéâtre, nous répétait encore dernièrement qu'il était très-fatigué des deux années de cours qu'il avait faits et n'était pas fâché de se reposer aussi... « On ne saurait s'imaginer, me disait-il, la fatigue qu'on éprouve si l'on veut se faire entendre dans cet amphithéâtre, je ne l'aurais jamais cru ; il faut y avoir passé pour le croire. » Et cependant M. Guéniot était loin d'avoir le nombre d'élèves qu'avait M. Pajot.

Il n'est donc pas étonnant que les élèves de l'école de Paris aient tenté tout récemment, par une manifestation qui les honore autant que le professeur lui-même, de ramener M. Pajot dans sa chaire.

Nous n'avons pu, faute de place et notre numéro étant composé, prêt à tirer, consacrer cette manifestation que quelques lignes, aux nouvelles, aussi sommes-nous heureux de reproduire ici le Premier-Paris de la *Gazette des Hôpitaux* qui a donné lieu à plusieurs

articles du même genre, non-seulement dans les journaux de médecine, mais jusque dans les journaux politiques, jusque dans le *Petit Journal*. Nous savons que l'article de ce dernier journal, dans lequel M. Pajot ne connaît personne, lui a été particulièrement agréable.

Voici le récit du journal de M. L. Lesourd (*Gazette des Hôpitaux*) :

Paris, le 25 janvier 1875.

« La Faculté de médecine de Paris voyait avec un profond regret un de ses plus éminents professeurs s'éloigner avant l'âge de sa chaire de professeur. Une pétition de six cent soixante-trois élèves en médecine, parmi lesquels on compte des internes de l'Hôtel-Dieu, Saint-Louis, Lariboisière, Sainte-Eugénie, Goëhin, Beaujon, Locraine, la Salpêtrière, Necker, Enfants-Malades, Saint-Antoine, la Charité, la Pitié, a été adressée au doyen de la Faculté M. Wurtz s'est emparé avec bonheur de cette manifestation pour rappeler au professeur Pajot son enseignement « si brillant et si profitable à la jeunesse » et vaincre son silence si regretté.

« Nous nous empressons de publier les diverses lettres échangées, qui sont, en même temps, un titre d'honneur pour le sympathique professeur, une bonne fortune pour la Faculté, qui a trouvé dans son doyen un très-heureux interprète, et enfin un sujet de joie pour la famille des élèves si bien inspirée dans sa réclamation.

« Voici les diverses pièces de cet heureux événement.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Paris, 21 janvier 1875.

Monsieur et cher collègue,

J'ai l'honneur de vous transmettre une pétition couverte de plusieurs centaines de signatures et par laquelle les étudiants vous demandent de vouloir bien recommencer votre cours. Voulez-vous me permettre de joindre mes instances à celles de vos élèves. Je crois que vous rendriez service à la Faculté si vous vouliez bien reprendre un enseignement qui a été si brillant et si profitable à la jeunesse médicale, et je regretterais d'apprendre que l'état de votre santé vous empêchât de le faire.

Veuillez agréer, monsieur et cher collègue, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

Signé : WURTZ.

A monsieur Pajot, professeur d'obstétrique à la Faculté de médecine de Paris.

Monsieur le professeur,

Les soussignés, étudiants en médecine, ont l'honneur de porter à votre connaissance les regrets unanimes causés par la suspension de votre enseignement. Ils espèrent que cette année, et longtemps encore, ils pourront, aussi heureux que leurs aînés, puiser, dans vos leçons si fructueuses, les saines traditions de l'obstétrique. Ils font un pressant appel à votre dévouement ordinaire aux élèves et ont la ferme confiance que ce cri d'estime et d'affection trouvera un écho dans votre cœur.

Recevez, monsieur le professeur, l'assurance de tous nos regrets.

Paris, 19 janvier 1875.

Suivent six cent soixante-trois signatures.

A monsieur le doyen de la Faculté de médecine de Paris.

Monsieur le doyen,

Je suis profondément sensible au témoignage d'estime et d'affection des élèves de notre école, et aux instances personnelles que vous m'avez fait l'honneur d'y joindre.

Tout entier, pendant trente ans à cette jeunesse que nous aimons, la fatigue, une santé ébranlée et l'âge aidant, m'en avaient depuis quelque temps séparé, à mon grand regret.

Mais aujourd'hui, après une manifestation dont je suis vivement touché, c'est un devoir pour moi d'user le reste de mes forces au service des élèves et de la Faculté.

Sans doute, ces temps d'enseignement, qualifiés de brillants par votre bienveillance, sont à jamais passés. Je m'efforcerai de faire des leçons profitables, et je commencerai mon cours avec le semestre.

Veillez agréer, monsieur le doyen, l'expression de ma gratitude et de mes sentiments distingués.

Professeur PAJOT.

« Pussions-nous longtemps applaudir encore le professeur à qui tant d'élèves doivent aujourd'hui leurs connaissances obstétricales. »

Après cela, que pouvons-nous ajouter pour la gloire du maître ? Faudra-t-il lever un coin du voile qui dérobe l'homme privé aux regards de la foule ? Faudra-t-il parler de la bonté de son cœur, toujours accessible aux travailleurs et aux déshérités du sort, ou citer d'autres actes, non moins honorables, que je connais et qui sont rares dans ce siècle d'argent ? Non, je me contenterai de dire que les travailleurs ont toujours trouvé près de lui un appui. C'est ainsi que M. le professeur Pajot voulut bien honorer d'une préface la

première édition de mon *Manuel pratique de l'art des accouchements* (1867), que je le retrouvai encore lorsque, malgré des précédents de mauvais augure, je fondai la *Gazette obstétricale* et qu'il voulut bien m'écrire cette lettre, si éloquente dans son laconisme :

Mon cher ami,

En créant la *Gazette obstétricale*, vous avez réalisé une bonne pensée. Votre œuvre est scientifique, honnête. Vous serez utile.

Mon concours vous est agréable, et moi je suis heureux de vous l'offrir.

Je joins l'acte aux paroles et vous envoie une observation curieuse.

Croyez à tous mes vœux pour votre succès.

A vous.

Professeur PASOZ.

Nos lecteurs savent qu'il a tenu parole...

Du reste, il vit au milieu de nous; voyez-le passer, en tenue toujours irréprochable, cravaté de blanc, rasé de frais, la tête haute, le sourire sur les lèvres; il invite pour ainsi dire à venir à lui. Que de fois le doyen ou ses collègues, faisant fond sur une popularité de bon aloi, ne l'ont-ils pas prié de venir apaiser dans l'École des troubles passagers. Jamais il ne leur a fait défaut, et toujours les élèves sont rentrés dans l'ordre après ses conseils amicaux. Cét homme sympathique est cependant l'un des plus anciens chevaliers de la Légion d'honneur de la Faculté (1860, comme agrégé). Il a pu voir bon nombre de ses collègues entrés après lui parcourir plusieurs degrés de l'ordre, et jamais il n'a fait entendre la moindre plainte, jamais il n'a voulu faire la moindre demande. Pourquoi cet oubli ? Basile n'y serait-il pas pour quelque chose ?

VERRIER.